

QUAND RESTAURER SES CONVIVES, C'EST RESTAURER LA CONFIANCE

Frédéric PRECIGOUT ¹

Notre communication portera sur les formes de peurs émergentes dans l'alimentation des sociétés occidentales contemporaines. Le débat actuel autour des risques semble principalement centré sur des enjeux concrets (épizooties, maladies diverses, pollution) et des modes d'évaluation (expertise). Pourtant, il semble que l'on ne puisse réduire ce qui suscite ces angoisses à des motifs rationnels. Nous postulons que ces peurs doivent être considérées comme des métaphores sociales. L'alimentation est un lieu d'expression et de cristallisation des crises identitaires des différents acteurs. A un moment où l'on parle davantage de risque que de progrès, on peut voir resurgir dans les sociétés urbaines (mais avait-il disparu ?) une partie de l'imaginaire primitif qui se développe quand la survie n'est pas assurée. Nous nous intéresserons plus particulièrement ici aux circonstances de l'incorporation. Il apparaît que l'individu-mangeur se sent plus en confiance dans un univers de convivialité que seul face aux médias. Les aliments perçus comme dangereux (il peut s'agir d'aliments jugés comme transgressifs, OGM, « vache folle » ou le gras, l'alcool) ne présentent plus, semble-t-il, le même danger lorsqu'ils sont pris en groupe. Nous nous interrogerons sur l'impact que peuvent avoir des contextes de solitude ou de sociabilité sur la perception du risque. En déconstruisant les discours nous reconstruirons la logique de ces peurs. Notre enquête a été réalisée au près d'un échantillon de soixante personnes sous forme d'entretiens compréhensifs et d'observations participantes.

Au regard de notre problématique générale, nous avons défini deux grandes orientations de recherche et des questionnements. La première de ces orientations concerne les points de vues pratiques et stratégiques des différents protagonistes, étudiée à partir de catégories classiques en sociologie (position socioculturelle, genre, cohorte, et position occupée dans la filière du manger). La seconde concerne les formes de peurs.

La première de ces peurs est la peur du manque (cf. Annie Hubert, Madeleine Ferrière²). Dans nos sociétés, elle tend à s'estomper. On la retrouve surtout chez des personnes âgées ayant connu la guerre ou chez des immigrants. Elle se traduit par une relative indifférence vis-à-vis du danger que peut représenter l'incorporation d'un aliment dangereux. « *Tant qu'il y en a, on en mange* ».

La seconde est la peur de l'empoisonnement. Dans une société où les risques de famine semblent avoir été durablement écartés, une société de subsistance a laissé place à une

¹ Doctorant en sociologie, université de Tours

² Annie Hubert, « L'anthropologie nutritionnelle, aspect socioculturel de l'alimentation » in Cahier santé N°1, 1991. Madeleine Ferrière, *Histoire des peurs alimentaires, du Moyen-âge à l'aube du XXe s.*, Seuil, 2002

société d'abondance, l'ancienne peur du manque a été remplacée par de nouvelles peurs (maladies cardio-vasculaires, cancer, cholestérol, obésité, etc.) La dernière peur est la peur des « boîtes noires » dont on n'a pas fait l'examen du contenu et qui nécessite la mise en place d'un principe de précaution (OGM, vache folle).

La diffusion des informations

Depuis quelques années, notre quotidien est investi par le champ de l'alimentation. A travers la télévision, par la diffusion d'émissions où des experts dispensent la bonne parole, de documentaires, l'alimentation est devenue une affaire de tous. La presse écrite, pour sa part, regorge de sujets traitant d'alimentation : la presse féminine ou familiale bien sûr, mais aussi certains magazines à visée plus politique ou sociale y font eux aussi référence, notamment depuis les récents « scandales ». Force est de constater que cette tendance n'a fait que s'amplifier pour atteindre aujourd'hui ce que l'on pourrait penser être son apogée.

La presse diffuse un certain nombre d'informations sur l'alimentation de manière discontinue. La plupart de ces magazines s'instituent comme des « *organes de transmission d'un savoir commun qu'il est nécessaire de partager.* » (Moscovici, p 317³). Il s'agit pour le magazine de parvenir à susciter l'intérêt du lecteur, et pour cela il faut bien entendu que celui-ci se sente concerné par le sujet abordé. Dès lors, cela requiert une certaine adéquation entre le désir du lecteur de trouver des réponses à ses questions et le désir du magazine de faire passer son message : « *donc, dans la diffusion, la source de communication est toujours obligée de se définir comme agent de transmission des messages, pour répondre à sa fonction, et comme expression de ses lecteurs afin de les attirer et de susciter des identifications. Dans la diffusion, le problème de l'adaptation entre l'émetteur et le récepteur, la dépendance du premier à l'égard du second est fondamentale.* » (Moscovici, ibid.).

Les individus ressentent l'information comme particulièrement anxiogène. Le discours des médias leur semble contradictoire à tel point qu'il leur est difficile de se faire une opinion. Facteur aggravant, les mangeurs ont souvent l'impression que les médias alertent sur le danger, sèment le doute sans pour autant proposer de solution acceptable. « *Quand on ne sait rien, on n'a pas peur, mais quand on sait un peu, on reste dans le doute, y'a plus de crainte, parce qu'on peut mettre un doute sur tout* ». Le rôle assigné aux médias est de délivrer une information claire, précise, qui guident les mangeurs dans leurs choix et leurs décisions. S'estimant abreuvés d'information contradictoire, les mangeurs sont plongés dans le doute. En même temps et malgré une certaine suspicion vis-à-vis des médias les individus en intègrent le discours et se l'approprient.

S'il est vrai qu'il existe une représentation sociale de l'alimentation essentiellement basée sur le corpus de connaissances délivré par les médias et qui se constituerait de l'ensemble des idées et valeurs sur l'alimentation partagées par un groupe d'individus, chacun s'approprie le savoir délivré de manière différente, qu'il intègre à sa propre trajectoire (d'une manière qui lui est particulière). Une fois les informations délivrées, l'individu les intègre à son propre corpus de connaissance, pour en faire un ensemble dynamique et mouvant. Or chaque individu ne dispose pas du même corpus de connaissances au départ. Dès lors chacun intègre différemment les informations

³ La psychanalyse et son public, PUF, 1976

distribuées. De plus, de par sa trajectoire, mais aussi son appartenance socioculturelle, familiale, son âge, son genre, la place qu'il occupe dans la filière du manger, l'individu opère un tri dans la multitude d'informations qui lui est donnée et donc privilégie certains objets d'appropriation plutôt que d'autres.

Les mangeurs les moins favorisés financièrement sont les moins sensibles à l'information. Ils semblent prêts à prendre des risques. « *La différence de prix pour la même viande, je ne comprends pas, mais on regarde plus le porte-monnaie que le label. C'est rassurant pour le porte-monnaie, mais pas pour le reste* ». La quantité est davantage prise en compte que la qualité et cela amène à une relative indifférence vis-à-vis du risque à prendre. A l'opposé, les mangeurs dotés de ressources financières importantes semblent relativement sereins et bien informés. Ils sont confiants dans leur réseau de distribution et prêts à « mettre le prix » pour acquérir des produits de haute qualité tant gustative que sanitaire. En revanche, ce sont les catégories moyennes qui ressentent l'information de la façon la plus anxiogène. On relève chez eux à la fois une volonté de s'informer, une méfiance vis-à-vis des médias, et un mimétisme vis-à-vis de ce discours.

Un autre paramètre concerne le genre : les femmes, plus que les hommes, sont attentives au discours des médias et suivent (avec plus ou moins de facilité) les prescriptions diverses pour être en bonne santé. Cet aspect s'accroît dès lors qu'elles ont des enfants.

Enfin, l'âge aussi joue un rôle important. La vieillesse arrivant, accompagnée de son cortège de maladies, une attention toute particulière est accordée à ce que l'on incorpore. Dans des contextes de solitude, la peur peut atteindre des formes paroxysmiques. L'information est parfois transformée et réifiée de façon fantasmagorique.

Ainsi, deux individus, ayant reçu des informations identiques, n'intégreront pas forcément les mêmes à leur corpus de connaissances, les concepts et objets de pensées agrégés différeront en fonction de chacun. Dès lors, même s'il existe une représentation collective de l'alimentation, chaque individu en fait une interprétation personnelle et particulière. La presse, en diffusant un certain nombre d'informations sur l'alimentation, permet à l'individu de créer son propre outil d'appréhension de la réalité. L'individu utilise les informations collectées pour façonner son propre instrument référentiel de pensée. Il appréhende la réalité à l'aune de son cadre de référence, par rapport à son corpus de connaissances.

Ainsi, il s'agit pour nous de s'interroger sur la vision de l'alimentation. A travers le discours particulier de chaque individu, il s'agit de découvrir la vision sous-jacente de la société et de l'homme qu'il tente de faire émerger.

La construction de la confiance

Une des caractéristiques de notre société moderne est le développement de l'individualisme comme moteur de la vie sociale. En effet, l'individu est de plus en plus sollicité pour s'affirmer par lui-même en tant à la fois qu'individu singulier et être social. Il doit répondre à la double exigence d'être par soi-même et d'être pour les autres, intégré à la vie sociale. L'individu d'aujourd'hui est un peu un homme sans guide, qui a à juger par lui-même et à construire ses propres repères : « *Aucune loi morale ni aucune tradition ne nous indiquent du dehors qui nous devons être et comment nous devons nous conduire. (...) Le droit de choisir sa vie et l'injonction à devenir soi-même placent l'individualité dans un mouvement permanent* ». (Ehrenberg, p 15⁴). L'homme occidental,

⁴ La fatigue d'être soi. Dépression et société, Odile Jacob, 1998

de tradition judéo-chrétienne, est l'homme du péché, soumis à une série d'interdits et de prescriptions. Le déclin progressif de la foi en Dieu ainsi que la liberté prônée par l'avènement du «Nouveau Monde» ont fait de l'homme du péché, un homme responsable de ses actes et de ses pensées. Les limites de l'ordre intérieur se trouvent dès lors déplacées et le partage entre le permis et le défendu laisse place au déchirement entre le possible et l'impossible. Ainsi l'homme est cet être capable de jugement, doté d'une aptitude à appréhender la réalité à l'aune de ses propres convictions, il est essentiellement un homme de décision et de choix. Dès lors, il devient responsable de son existence tant dans sa dimension positive que négative. La culpabilité, découlant du principe de soumission et d'abandon à une entité supérieure, s'efface pour mettre en scène un être opérant des choix et assumant leurs conséquences. Dans le cadre de l'alimentation, ce même phénomène se retrouve. Le consommateur d'aujourd'hui est plongé dans un univers de surabondance alimentaire et de pratiques sociales où l'individualisme est valorisé, le mangeur régulant lui-même son alimentation, qui entraîne une perte de repères et de sens (cf. les travaux de Poulain et Fischler⁵)

Les effets conjugués d'une industrie alimentaire qui introduit une distance entre le mangeur et l'aliment qu'il consomme, le discours dramatisé des médias, l'individualisme créent des situations d'anxiété.

Nous allons maintenant tenter de comprendre comment se construit la confiance. Pour Anthony Giddens⁶, la confiance est un « *sentiment de sécurité justifié par la fiabilité d'une personne ou d'un système, dans un cadre circonstanciel donné et cette sécurité exprime une foi dans la probité ou l'amour d'autrui* ». La garantie de fiabilité s'établit entre deux personnes. Ainsi, dans l'acte alimentaire, la solitude du mangeur que ce soit au moment de l'achat d'un produit ou de son incorporation est génératrice d'angoisse. De plus le risque est perçu de façon différente selon qu'on le maîtrise ou non. Une de nos interlocutrices nous dit : « *En voiture, si je fais des conneries ça passe mais je n'accepte aucune erreur venant des autres. Je contrôle mon volant mais je ne sais pas d'où vient la bouffe* ». Pour ne pas mourir de faim on est obligé de manger, donc de prendre un risque. Ce fait de ne pas exercer un contrôle induit une perception aggravée du risque. Pour retrouver le contrôle, les individus peuvent développer diverses stratégies.

Au niveau de l'approvisionnement les individus accordent une plus grande confiance aux petits commerçants. La première raison basement utilitariste consiste à considérer que le commerçant, s'il souhaite conserver sa clientèle, se doit de proposer des produits de haute qualité : « *Les commerçants sont obligés de faire une certaine qualité pour que la clientèle s'échappe pas* ». Un autre aspect, c'est le contact direct qui inspire la confiance. « *Y'a aussi la tête du vendeur. (...) Sur le marché on voit aussi le petit producteur. On se dit, celui là on peut lui faire confiance* ». Le vendeur établit ainsi la médiation entre la façon dont les denrées ont été produites et le mangeur. Il s'agit d'une personne que la plupart du temps on connaît bien et en qui on a confiance. « *J'ai confiance en mon boucher, c'est pas un boucher, c'est mon boucher* ».

Au-delà de la question de l'approvisionnement, la question des circonstances de l'incorporation est également primordiale. Le discours sur l'aliment et les risques qu'il

⁵ Jean Pierre Poulain, *Sociologies de l'alimentation*, PUF, 2002

Claude Fischler, *L'omnivore*, Odile Jacob, 1990

⁶ *Les conséquences de la modernité*. L'Harmattan, 1994.

entraîne, dramatisé par les médias, amène le mangeur à effectuer un contrôle réflexif sur son corps.

Or, que se passe-t-il dans des circonstances festives ?

Il semble que les aliments perçus comme dangereux ne présentent plus le même danger lorsqu'ils sont pris en groupe. Dans ces moments de partage où l'aliment et la parole circulent, l'individu se sent rassuré et en oublie ses choix alimentaires habituels: « *Quand on fait la fête on a l'impression que ça va bien aller, qu'on ne va pas être malade... mais ça va pas forcément bien aller après. Ça, c'est sûr !* » En fait, il existe une homologie entre la confiance qu'on éprouve pour ses hôtes et celle qu'on a vis-à-vis des aliments. Ainsi les propriétés des convives se transfèrent aux aliments « *Moi c'est que j'ai pas confiance. Ça dépend aussi des personnes. Y'a des repas avec plein de gens que je connais pas. Avec des gens que je connais ça va.* »

Par ailleurs, les moments de fêtes déculpabilisent les femmes soucieuses de l'apparence physique. Ce que l'on absorbe en groupe devient un interdit dans un contexte de routine. « *On se dit qu'on s'empoisonne involontairement seul, alors qu'on va pas se faire empoisonner dans un repas festif. Et que trinquer... les gens trinquaient pour que les contenus s'échangent. Deux chopes de bières qui se choquent fait que la situation est sécurisée. Et ce truc de se regarder dans les yeux. T'inquiètes pas, j'ai pas mis de poison dans le verre. On est dans l'échange. Le fait de partager le même plat, tu sais qu'il ne l'aura pas empoisonné ...parce-qu'il va le manger. Alors que manger seul, là on est dans le contemporain. On se ferait empoisonner, mais dans cette vision de l'individu isolé par une société moderne. Une société de juristes, quoi !* »

Cette idée de convivialité est peut-être liée à une nostalgie de la ruralité. On peut ainsi comprendre que le mangeur laisse paraître ici la recherche de la communauté perdue sans se rendre compte que la société traditionnelle rurale qui vit peu la séparation du public et du privé apparaîtrait comme une utopie terrifiante pour l'homme d'aujourd'hui. Il y a chez le mangeur quelque chose de l'ordre de la quête du paradis perdu, de l'ordre de la vie du village qui compenserait les maux de la vie moderne. L'anomie désigne chez Durkheim l'absence de normes liées à la montée de l'individualisme et la dissolution de la vie sociale traditionnelle. Jean Duvignaud nous a appris que l'anomie n'était pas forcément pathologique, qu'au contraire elle était « créatrice » dans la mesure où elle contribuait à l'apparition de nouvelle forme de sociabilité. Il n'est pas non plus exclu que la perte de repère, la difficulté à trouver un équilibre entre contrainte, normativité sociale et aspiration individuelle, induise des formes de contestation susceptibles d'accoucher de nouvelles normes plus acceptables par chacun.